

baiser sur la main qu'on lui abandon-
nait.

—O Fa-ran-doul ! répéta Yami-
da.

Un bruit épouvantable leur cou-
pa la parole, les douze gigantesques
potiches venaient de s'érouler avec
fraocs sur le plancher de la terrasse
... Douze hommes se dressant au mi-
lieu des débris, se jetèrent sur Fa-
randoul, et avant qu'il pût tirer un
seul de ses trois sabres, le renver-
rent sous leur masse.

—Trompé ! je suis trompé ! ! Je
s'écia le prince Kaïdo triomphant, l'o-
racle est satisfait ! Enfin, mon règne
va pouvoir être heureux !

Yamida épouvantée s'était j-tée à
ses genoux.

—Relevez-vous, madame, dit le
prince, et daignez accepter mon bras
jusqu'à votre norimon. Du calme, le
Japon nous contemple !

Cette route si joyeusement faite
dans la journée en caracolant autour
du norimon de la princesse. Farandoul
la refit la nuit même dans une
plus triste situation. Enfermé dans
un norimon étroit et peu rembourré, il
put compter tous les cahots de la rou-
te et toutes les secousses que des por-
teurs brutaux lancés au pas de course
faisaient subir à la prison ambu-
lante.

Dès son arrivée au palais de Miko,
Farandoul, retiré de sa boîte un peu
étroite, fut enfoncé dans un cachot
étroit et obscur où du tristes réflex-
ions vinrent encore une fois l'assaillir.
Quels coups de la destinée ! Quels
changements de fortune soudains !
Bah ! tout espoir n'était pas perdu,
Mandibul et les marins étaient li-
bres, ils sauraient bien le tirer de là.

Kaïdo revenait excessivement joy-
eux et dispos à voir enfla la vie en
rose ; son premier soin dès le débot-
té fut de convoquer le conseil des mi-
nistres et les grands fonctionnaires
de la couronne.

Ces nobles personnages accouru-
rent un peu surpris d'une convoca-
tion aussi pressante et se demandant
si quelque nouvelle révolte ne venait
pas d'éclater dans la province. L'air
guillerot du prince les rassura dès
leur entrée dans la salle du conseil.

—Tobles daimios ! s'écia le prin-
ce dès qu'ils furent tous réunis, un
cruel souci de moins pèse sur votre
prince, la principauté de Miko pent
être heureuse désormais, rien ne s'op-
pose plus à sa félicité.

—Rien ! s'éciaient les ministres
au comble de l'émotion.

—Absolument rien ! L'oracle est
accompli ! La condition imposée par
le destin a été remplie, le prince s'est
sacrifié pour le bonheur de son peup-
le !

—Et le coupable ? demanda le mi-
nistre de la justice et des exécutions
d'une voix sévère.

—Le coupable attend son arrêt.
Mais voici les bonzes et les savants
que j'ai fait mander, nous allons voir
s'ils sont satisfaits aussi.

Les vieux docteurs en astrologie
et les savants bonzes entraient dans
la salle, le prince les regut avec les
plus grands égards et d'une voix é-
mue leur exposa la situation.

—Loud soit Bouddha ! s'éciaient-
ils après avoir entendu, la principau-
té de Miko est sauvée, son prince a
été trompé par sa femme !

Nouvelle condamnation.—Deux in-
cursions en croix, Vlio et Vlio !—
Poursuite à travers les montagnes.
Le temple des 33,333 génies.

Dans l'après-midi de ce jour mé-
morable, qui fut marqué de grandes
éclatantes parmi la population
instruite du sacrifice au prince Kaï-
do, l'homme fut extrait de son ca-
chot et conduit, en traînant ses chaî-
nes, devant un tribunal composée des
plus puissants seigneurs de la princi-
pauté.

La procédure ne fut point longue,
Kaïdo exposa les faits et le tribunal
tout d'une voix conajut à la peine de
mort. La discussion relative au genre
de supplice à infliger à ce grand

coupable dura plus longtemps ; l'as-
semblée voulait quelque chose de so-
lennel et de digne à la fois du prince
offensé et de l'importance du coup-
able.

La conférence menaçant de s'éter-
niser, un ministre eut une idée.

—Mais, dit-il, nous nous évertuons
bien inutilement à chercher un genre
de mort imposant ; le coupable
Farandoul n'a-t-il pas déjà été con-
damné au supplice de la grasse bouil-
lante ? Nous n'avons qu'à reproduire
cette idée, nous ne trouverions pas
mieux.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 26 JAN. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abon-
nement est de 50 centins par année, invariable-
ment payable d'avance. On ne prend pas d'a-
bonnement pour moins d'un an. Nous le ven-
dons aux agents huit centins la douzaine, payable
tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute
personne qui nous fera parvenir une liste de
cinq abonnés ou plus.

Annouces : Première insertion, 10 centins par
ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins
par ligne. Conditions spéciales pour les annonces
à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass.
est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 20 Rue St. Gabriel

Boîte 325.

CAUSERIE

Quelle doit être la durée du som-
meil, quelle heure faut-il adopter
pour le lever et le coucher ? Telles
sont les questions, chers lecteurs, aux-
quelles nous allons essayer de répon-
dre aujourd'hui le plus brièvement
possible.

Les alternatives du jour et de la
nuit sont indispensables à la santé de
l'homme. Dans les régions polaires
où le soleil luit sans interruption
pendant les mois d'été, tandis qu'une
nuit d'une longueur égale règne pen-
dant l'hiver, le sommeil est incom-
plet, agité dans ces deux saisons. Les
insomnies sont également cruelles en
hiver et en été ; en hiver les habi-
tants cherchent à prolonger la voi-
llée ; en été, ils ne se couchent qu'à
la dernière extrémité, car le sommeil
fuit leur paupière, soit que le soleil
brille toujours au dessus, ou qu'il
reste caché au dessous de l'horizon.

Ces faits nous apprennent suffisam-
ment que les alternatives du jour et
de la nuit doivent nous guider dans
la distribution de la veille et du som-
meil. Veiller la nuit, dormir le jour
est un régime évidemment anti-hy-
giénique. Mais il est également évi-
dent qu'enous ne saurions nous cou-
cher et nous lever toujours avec le soleil ;
nous dormirions trop peu en été,
trop longtemps en hiver. En moyen-
ne, sept heures de sommeil sont suf-
fisantes pour un adulte. La santé des
hommes qui peuvent se contenter de
six heures ; il en est d'autres dont la
santé en exige huit. La longueur du
sommeil doit être, en général, pro-
portionnelle aux efforts et aux fati-
gues de la journée. Que cette fatigue
soit le résultat d'efforts intellectuels
ou d'un travail physique, la consé-
quence est la même. Après un som-
meil long et réparateur, l'homme de
lettres et l'ouvrier sont également
bien disposés à faire de bonne besou-
gne. Alors seulement l'esprit est pré-
sent et les membres sont dispos.

Il est difficile de tracer des règles
générales sur les heures les plus con-
venables pour se lever ou se coucher.
Le genre d'occupation, les nécessités
de la profession de chacun, ses for-
ces, sa constitution modifieront né-
cessairement tout ce que nous dirons
à cet égard. Nous nous bornerons
donc à des indications générales dont
chacun pourra faire son profit en les
accommodant à son individualité.

En été, il est bon de se lever de bon-
ne heure, entre quatre et six heures,
afin de profiter de la fraîcheur du

jour. On se prépare ainsi quelques
heures de repos pour le milieu du
jour où l'esprit et le corps sont éga-
lement impropres au travail. Tou-
tefois, nous ne sommes pas partisan de
la sieste ; nous ne croyons pas qu'il
soit sage de dormir au milieu de la
journée ; ce sommeil est peu réparateur,
et suivi le plus souvent de ma-
laise, de pesanteur de tête, d'amortis-
sement dans la bouche, etc.

Le soir, on ne prolongera pas la
veillée, sans quoi l'heure du lever se
trouverait nécessairement reculée. En
hiver nous adopterons une règle
complètement différente. Rien de
plus déraisonnable, selon nous, que
de se lever sans nécessité absolue
avant le jour pendant la froide sai-
son. L'homme riche seul se lève dans
une chambre chaude, les hommes de
classes moyennes et inférieures pas-
sent brusquement de la chaleur du lit
à une température relativement
beaucoup plus basse. Ce contraste est
d'autant plus sensible que pendant le
sommeil la circulation est moins ac-
tive et que l'estomac est vide. De là
ce sentiment de froid si pénible, ce
frissonnement qui s'empare de tout
le corps. L'homme, dans la force de
l'âge, l'ouvrier énergique qui veut
remplir une longue tâche dans un
temps limité, le négociant surchargé
d'affaires, l'homme de lettres dominé
par une pensée peuvent braver cet
inconvenient ; mais l'enfant, l'ado-
lescent ne le peuvent pas, et tous les
gens sensés, tous les médecins dé-
vraient s'élever contre cette coutume
barbare qui force des enfants dont la
croissance n'est pas achevée, à se le-
ver avant le soleil dans les journées
froides de l'hiver. Reste des habi-
tudes monastiques qui servaient de ré-
gle dans les collèges du moyen âge,
cet usage absurde s'est perpétué jus-
qu'à nous par droit de routine. Quel
travail utile peut-on attendre de
malheureux enfants réveillés pendant
la nuit, se levant tout transis, puis
se rendant dans une salle d'étude en-
core froide, où la lumière au gaz,
mêlée à celle de l'aube, produit un
jour blafard ? A peine éveillés, à peine
réchauffés, le cœur sur les lèvres,
les yeux bouffés et larmoyants, qu'es-
père-t-on leur apprendre, lorsque leur
corps est souffrant et leur intelligen-
ce engourdie ? Si l'on ne veut pas al-
longer le temps du sommeil, où se-
rait l'inconvenient de les faire veiller
une heure plus tard et de les cou-
cher à dix heures au lieu de neuf ;
ce serait suivant nous, infiniment
mieux.

La chambre à coucher doit être
aérée, le plafond élevé et le lit doit,
autant que possible occuper un angle
de mur. Les personnes qui ne sont
sujettes ni aux catarrhes ni aux
rhumatismes, peuvent coucher dans
une chambre froide. Cependant, il
est bon que sa température ne des-
cende pas au dessous de dix degrés
centigrades. Le lit sera légèrement
incliné, de manière que la tête soit
plus haute que les pieds. Un matri-
as de laine ou de plume en hiver, de
crin en été sont préférables à tout
autre coucher. Il est bon que la tête
soit un peu élevée, et les hommes liv-
rés aux travaux de l'esprit devraient
toujours préférer les traversins et les
oreillers remplis de crin, à la plume
qui détermine l'afflux du sang vers
la tête.

Nous ne parlerons pas aujourd'hui
de l'intervalle qui doit séparer le
sommeil des repas du soir ou du ma-
tin. Ce sera le sujet d'un article sur
l'hygiène des repas. Nous nous bor-
nerons à une seule prescription, c'est
qu'il est éminemment malsain de se
coucher immédiatement après avoir
mangé.

Le matin, on ne doit pas rester
longtemps à jeun, ni prendre un se-
levé un repas trop substantiel. Du
reste, nous chercherons à donner
quelques règles à cet égard dans
l'article que nous avons annoncé.

J'ai connu autrefois dans une pe-
tite ville des États-Unis un jeune
homme du nom d'Athanase Courte-
joie. D'une tournure élégante et d'u-
ne grâce parfaite, il eût été le plus
beau gargon du monde s'il n'eût été
défiguré par un nez démesurément
long et qui faisait son désespoir.

Athanase était resté célibataire, non
par goût mais par suite des circons-
tances malheureuses que l'on va lire,
et qu'il m'a racontées lui-même.

Il achevait sa éducation et il était
à la veille d'entrer dans la sainte
confrérie des avocats, quand un di-
manche, à la sortie de l'église, il ren-
contra la plus jolie fille qu'il soit pos-
sible de rêver. Il en devint de suite
éperdument amoureux, et huit jours
plus tard, il s'était fait présenter et
faisait à la belle enfant une cour des
plus assidues.

Antoinette, tel était le nom de la
jeune fille, n'avait pas précisément
senti battre son cœur à la première
rencontre. Au contraire elle avait
souverainement détesté Athanase à
cause de son appendice nasal, mais
en faisant avec lui plus ample con-
naissance, elle s'était peu à peu ha-
bituée à ce nez phénoménal et elle
avait fini par l'oublier complètement
pour ne voir que la grâce naturelle
et les formes élégantes de son adora-
teur. Bref, elle s'aperçut un beau ma-
tin qu'elle aimait Athanase même
avec son nez, mais elle ne voulait pas
lui faire l'aveu de son amour.

Le pauvre jeune homme était dans
une angoisse mortelle ; il aimait à en
perdre la raison, mais quand il se re-
gardait le matin dans sa glace, il
 Craignait de ne pas être payé de re-
tour et sa vie devenait un long mar-
tyre. Ne pouvant plus y tenir, il ré-
solut un jour d'en avoir le cœur net
et se promit que le jour même il ab-
borderait la grande question. Le soir
venu, il revêtit ses plus beaux habits,
et le cœur serré par l'émotion, il se
dirigea vers la demeure de sa bien
aimée.

La jolie Antoinette voyant ou plu-
tôt devinant en quel état se trouvait
son amoureux voulut lui donner du
courage et l'accueillit avec le plus
charmant sourire.

Athanase prenant place sur le sofa
fit asseoir la jeune fille tout près de
lui, puis prenant sa main dans les
siennes, il lui dit tendrement : « An-
toinette, vous savez que je vous aime.
Je vous l'ai déjà dit, je vous le ré-
pète encore ; je vous aime et la vie ne
m'est plus possible sans vous. Aussi
suis-je venu ce soir pour vous poser
une question bien sérieuse.

—Bien sérieuse ? fit la jeune fille
en rougissant beaucoup.

—Oui, cher ange, bien sérieuse, et
cette question, la voici : voulez-vous
être ma femme ?

Antoinette balbutia un oui pres-
que imperceptible mais l'heureux
jeune homme l'entendit. Fou de bon-
heur et ne calculant pas l'imprudenc-
ce qu'il allait commettre il se pen-
cha pour prendre le baiser des fian-
çailles.

Hélas ! à quoi tient quelquefois la
destinée ! et que les choses de ce
monde sont fragiles ! Il y avait là
deux cœurs tout pleins d'amour et
d'espérance, deux âmes confiantes
qui dans une prochaine union entre-
voyaient déjà toute une vie de bon-
heur et de joie, et cependant une cir-
constance insignifiante ou elle-même
suffit pour détruire à jamais leur ré-
ve d'ore.

Je disais donc qu'Athanase se
pencha pour prendre un baiser. A la
première tentative qu'il fit, le fameux
nez se heurta contre la joue de la jo-
lie Antoinette et les lèvres ne purent
s'atteindre. Se relevant aussitôt et
prenant des précautions infinies, le
jeune homme fit un second essai sans
être plus heureux. Désespérant de
réussir et maudissant son sort, il
changé de tactique et voulut em-
brasser sa fiancée sur la joue, mais
cette fois il lui planta son nez dans
l'œil.

La jeune fille presque aveuglée sou-
pira trois fois et regardant son amou-

reux bien en face elle lui dit : « M.
Courtejoie, nous serons amis si vous
voulez, mais rien de plus. »

—Que voulez-vous dire, Antoinette-
te ?

—Croyez-vous que je sois assez
sotte pour épouser un homme que je
ne pourrai jamais embrasser ?.....

Le pauvre Athanase supplia, mais
en vain. Antoinette resta inflexible,
et lui fit remarquer qu'il, avec ce nez
là il faisait mieux de rester gargon.

Depuis cette soirée, Courtejoie n'a
jamais essayé d'embrasser qui que ce
soit.

Mot de la fin :

Le petit Arthur est un joli enfant
de cinq ans et qui vient de commen-
cer à aller à l'école. Malheureusement
il n'apprend qu'à jurer et il fait le
désespoir de sa mère. L'autre jour
cette pauvre femme écrivait à son
mari absent lui fit part de l'habitu-
le vicieuse de leur fils et lui demanda
d'écrire au petit Arthur une lettre
où il lui reprocherait sa conduite. La
missive demandée ne se fit pas atten-
dre : elle commençait par ces mots :
« Cher Arthur, un petit oiseau vient
de m'apprendre de bien tristes nou-
velles, il paraît que j'ai un enfant
bien méchant etc., etc. L'enfant, à la
lecture de cette lettre, éclata en san-
glots. Il pleurait tellement que sa
mère le crut suffisamment puni, et
elle lui dit en essayant ses larmes :
« Ne pleure plus petit, tu vas mainte-
nant être bien sage et ton père te
pardonnera. »

—Ce n'est pas cela qui me fait
pleurer, répliqua l'enfant terrible, j'
voudrais seulement savoir quel est le
darné petit oiseau qui a pu dire ça
à papa ! !

UNE MANIE

Un intéressant extrait de la chro-
nique du *Moniteur* de Paris :

« Autrefois ceux qui avaient l'hon-
neur d'écrire étaient jaloux de notre
langue, se montraient soucieux non
pas seulement de la bien manier,
mais encore de la faire parler par les
autres peuples. Ils avaient réussi.
Voltaire avait fait parler le français
à l'impératrice Catherine et au grand
Frédéric, roi de Prusse. Le français
était la langue adoptée par la diplo-
matie.

Quand il y avait des jeux publics
en Allemagne, on jouait en français,
et les troupiers bousculaient l'Alle-
magne, le Polonais ou le Russe qui
se fût avisé de demander qu'on s'ex-
primât autrement.

« A présent c'est tout le contraire.
On dirait, en lisant certains articles,
que le français répugne à ceux qui
écrivent. Ils semblent n'y toucher
qu'avec des pinces et trouvent
charmant, par contre, d'émailer leur
style de locutions anglaises, toutes plus
maïsses les unes que les autres.

Ils ne disent pas un défi, mais un
match ; ils disent un lunch pour un
goûter, ils disent c'est tout à fait se-
lect, au lieu de : il est de bon goût ;
enfin, ils désignent par ces mots : *live*
o'clock tea, cette cérémonie qui con-
siste, pour ceux qui ne font rien de
leurs dix doigts, à se gaver d'une
eau chaude absolument pareille à celle
avec laquelle Thomas Diafoirus char-
geait l'instrument qui lui était cher.
Il paraît qu'il y a des personnes que
ce tic, car c'en est un, ravit et en-
chanté, et qui, plus il y a de mots
étrangers dans ce qu'elles lisent, plus
elles sont contentes.

— o —

Une grosse dame, aux bas d'azur,
aux doigts tachés d'encre, vient de
terminer un long roman sentimental.

—Ouf ! s'écia-t-elle en jetant la
plume, quel travail ! Je suis équi-
librée.

—Que ne peut-on en dire autant
de...

—De...

—De la première édition !